SÉANCE DU 26 MAI 1919

Présidence de M. Houzé.

La séance est ouverte à 8 heures.

OUVRAGES PRÉSENTÉS. — *Bulletin de l'Académie royale de Médecine de Belgique*, 1914, n^{os} 6, 7.

Bulletin de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, 1919, n^o 1, n^{os} 2-3.

Annexe aux Bulletins de la classe des sciences de l'Académie royale de médecine de Belgique: Communications présentées à la classe des sciences en 1915.

Bulletin de la classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique, 1919, n^{os} 1-3.

Annexe aux Bulletins de la classe des Beaux-Arts de l'Académie royale des Beaux-Arts: Communications présentées à la classe en 1915-1918.

Bulletin de la classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique, 1919, n^{os} 1-3.

Catalogue onomastique des accroissements de la bibliothèque de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, par F. Leuridant et J. Perrée, Sciences 1883-1914.

Revue Anthropologique, 1919, n^{os} 3-4. — E. Pittard et E. Sergent, Recherches anthropologiques sur les Roumains de Transylvanie. — T. V. Holbé, Chandoo, alcool ou morphine. — M. Baudouin, Découverte d'un dépôt sous-marin de pierres-figures préhistoriques au milieu d'une station néolithique inférieure. — M. Deffontaines, Découverte de deux dolmens et d'un menhir dans le Nontronnais.

Archives suisses d'Anthropologie générale, 1919, n^o 1. — G. Montandon, La généalogie des instruments de musique et les cycles de civilisation. — E. Pittard et C. E. Sergent, Contribution à l'étude anthropologique des habitants du canton de Vaud. — Ed. Navillé,

Céramique antique. — G. Montandon, La station moustérienne et antéwürmienne de Cotencher. — R. Montandon, Un monument à gravures préhistoriques du Valais. — E. P., Une nouvelle pierre à capules.

Giuffrida-Ruggeri. — L'indice barica. (Extr. des Archivio di fisiologia).

Giuffrida-Ruggeri. — La controversia sul fossile di Piltdown et l'origine del philum umano.

Lecointe, G. — Projet de création d'un conseil national belge de recherches à Bruxelles, 1919.

Lieut.-général Canon. — Communauté d'origine des Belges. A. Dewit, Bruxelles, 1919.

CORRESPONDANCE

L'École d'Anthropologie de Paris nous prévient de ce que le Congrès préparatoire à la fondation d'un Institut international d'Anthropologie permanent entre les Anthropologistes des nations alliées, ne pourra se réunir qu'en 1920. Elle propose comme date soit les vacances de Pâques, soit les grandes vacances.

M. Ruttiens et M. Chalon s'excusent de ne pouvoir assister à la séance.

Admission de nouveaux membres. — MM. les docteurs de Craene, Marcel Héger, M. le professeur Leclère, M. Van Parys, avocat, M. le commandant J. Botte, sont admis en qualité de membres effectifs de la Société.

Lecture du procès-verbal de la séance du 31 mars. Celui-ci est adopté sans observation.

PASSAGE DANS UN ORIFICE ÉTROIT

par J. CHALON

ANDENNE.

Sainte Begge était fille de Pepin de Landen, mère de Pepin de Herstal, aïeule de Charles Martel, de Pepin le Bref, de Charlemagne... Elle eut pour sœur sainte Gertrude, abbesse de Nivelles, célèbre par les souris.

Sainte Begge remplit la ville d'Andenne de son souvenir et de ses miracles. Ayant visité à Rome les sept Basiliques majeures, elle fonda sept églises à Andenne; toutes ont aujourd'hui disparu : la vaste Collégiale les a remplacées. On trouve cependant encore la *Rue des Sept Eglises*, étroite et bien vieille; combien d'habitants pourraient expliquer l'origine de cette désignation?

La grande rue qui continue le pont de Meuse, et où les façades sont constellées par les balles des Barbares, nous conduit vers la montagne; tournons à gauche, voici la Collégiale.

A droite et à gauche de l'escalier principal, on remarque dans le mur-soubassement de l'église deux masques en pierre qui ont servi à verser l'eau; c'étaient, il y a quelque quarante ans, deux fontaines alimentant d'eau de sainte Begge deux bassins en pierre. Les bassins ont disparu, l'eau a cessé de couler. On me dit que la faute en est aux polissons qui s'amusaient à souiller les vasques par les détritibus les plus infâmes.

Mais à gauche, contre le mur du fond de la place, existe encore la *Fontaine Sainte-Begge*, une eau abondante et claire, excellente, qui sert à approvisionner les ménagères des alentours. Cette fontaine comprend le masque de pierre d'où l'eau jaillit, surmonté d'une courte colonne en pierre, et enfin d'une niche grillée avec une statue de la sainte en demi-grandeur naturelle. L'eau s'écoule dans trois bassins superposés, remplis de plantes fontinales.

C'est une eau miraculeuse. On en vient chercher pour toutes les maladies, spécialement pour les enfants qui ne marchent pas (lavages, boisson), et parfois on en expédie des bouteilles jusque Liège.

Entrons dans le temple. Tout l'intérêt se trouve concentré pour nous dans la chapelle de Sainte-Begge, qui commande la petite nef de gauche.

Le tableau où l'on accroche les ex-voto nous offre d'abord quelques vêtements d'enfants, des bébés moulés en cire, quelques bras et jambes de même matière, un pauvre petit bandage pour hernie ombilicale d'enfant.

À gauche de l'autel où trône la sainte avec, dans sa main, une réduction d'église à sept clochers, s'ouvre une niche très haute. Ici commencent les merveilles.

Une balustrade en marbre, haute d'un mètre cinquante environ, ferme la niche; le soubassement et la tablette sont en marbre noir, les balustres en marbre blanc. Deux balustres ont été enlevés, l'un à droite et l'autre à gauche, de manière à laisser deux ouvertures par lesquelles, en se baissant, on peut entrer.

Or, voici ce que la niche renferme.

Un soubassement en marbre noir relève le sol à 50 centimètres du pavé de l'église.

Au centre de cette base, une colonnette en marbre noir, courte et trapue; à chaque angle, d'autres colonnettes, sculptées en façon de cariatides, supportent une dalle en marbre noir, mesurant environ 2 mètres sur 50 centimètres en surface, et 15 centimètres en épaisseur. La grande dimension de la dalle est parallèle à la balustrade.

La hauteur des cinq colonnettes, c'est-à-dire l'intervalle entre le soubassement et la table de marbre, vaut exactement 37 centimètres.

Tous les vendredis, après la masse de 7 h. 1/2, on peut voir les bonnes femmes ayant apporté leurs enfants chétifs ou marchant mal, faire passer les dits enfants sous la table de sainte Begge, autour du pilier central. L'opération se répète trois fois, et comme la maman, pour plus de sûreté, fait une série de neuf vendredis, cela donne vingt-sept passages.

Pour les hernieux, le rite est exactement pareil. Mais comme il s'agit alors de personnes âgées, il n'est pas toujours commode de les enfourner d'un côté et de les retirer de l'autre; songez donc, 37 centimètres d'intervalle, entre deux pierres inexorables! Dans les houillères cependant, on estime qu'on peut encore exploiter une couche de houille épaisse de 30 centimètres par un ouvrier couché sur le flanc.

Les hernieux se livrent spécialement à cette gymnastique de cauchemar le 7 juillet, jour de la translation des reliques, et le 17 décembre, jour de la fête de sainte Begge. Le marbre du soubassement, de la colonnette centrale et de la face inférieure de la table, est admirablement poli par tous ces frottements.

Sur la face supérieure de la table est gravée une inscription : S. BEGGA ORA PRO NOBIS, et au milieu s'élève une grande croix qui remplit toute la partie supérieure de la niche.

D'après la légende, sainte Begge aurait été inhumée précisément à l'endroit de la niche, et ces pierres auraient constitué son tombeau. Plus tard, la dalle aurait servi à placer le reliquaire, les jours de grand pèlerinage ; plus tard encore, actuellement, on n'y met plus le reliquaire, et pour garnir le vide de la niche, on a dressé une croix.

Car les reliques sont aujourd'hui renfermées dans un buste d'orfèvrerie et dans un coffre reliquaire d'une incomparable richesse, qu'on expose dans le chœur les jours de grande solennité.

Par conséquent, ce rite bizarre, ce passage entre deux pierres énormes, a perdu toute signification sacrée, puisque les reliques de la sainte ne sont plus ni par dessous, ni par dessus les dites pierres. Au temps des reliques, pour les âmes simples et croyantes, il pouvait encore s'expliquer, mais actuellement que faut-il en penser ?

La planche de cuivre ayant jadis servi à imprimer les drapelets des pèlerins de sainte Begge, est déposée au musée de Namur ; très archaïque. Elle ne sert plus depuis longtemps. Au-dessus de la tête de la sainte, on voit une paire de béquilles, une jambe et un naïf bandage herniaire. La Basilique aux sept clochers, représentée deux fois sur le drapelet, rappelle la fondation des sept églises d'Andenne. Par usure, les inscriptions de la planche sont devenues illisibles... du moins pour moi.

OUVRAGES A CONSULTER.

Souvenir de l'ostension des reliques de sainte Begge, Namur, Godenne, 1902, 11 gravures.

Baron MISSON, *Le Chapitre noble de sainte Begge à Andenne*, in-8° de 635 pp. Namur, Godenne.

H. CREPIN, dans *Ann. de la Soc. archéologique de Namur*, IV, p. 270.

E. MONSEUR, *Bull. de Folklore*, III, p. 175.

L'ANNEAU DE STOCKROYE.

Stockroye se trouve à une lieue de Hasselt. On y invoque saint Amand contre les rhumatismes. Le malade se traîne comme il peut

et passe dans un cercle de fer scellé dans l'église. Ainsi s'exprime Aug. Hock (1).

Voici quelques détails supplémentaires.

Dans l'église du village, devant l'autel latéral de droite, consacré à saint Amand, on remarque deux anneaux repliés et posés sur le banc de communion contre le mur. Un petit tonneau contenant de l'eau bénite à l'intention du saint se voit derrière ce banc. Les fidèles puisent au tonnelet et emportent l'eau chez eux, pour les usages habituels : boisson et lotions. Un grand nombre d'ex-voto couvrent trois panneaux triangulaires placés, l'un derrière la statue du saint, sur l'autel, les deux autres de chaque côté de cette statue.

Anneaux et tonnelet ne se remarqueraient point si l'on n'était pas prévenu. Le diamètre utile de l'anneau est exactement de 53 centimètres.

SAINTE DYMPHNE A GHEEL.

Nous trouvons dans le livre de M. l'abbé Kuyt (2) tous les détails relatifs à l'ancien traitement des fous à Gheel. Résumons.

Autrefois, à Gheel, le pèlerin insensé séjournait pendant neuf jours dans la chambre des malades adossée à l'église. Pendant cette neuvaine, on lui faisait faire journallement trois fois le tour de l'église, et trois fois aussi il devait ramper pieds nus sous la châsse de la sainte. Entre-temps, on disait à son intention trente *Pater*. Chaque jour un prêtre venait réciter sur lui quelques prières, et lui donnait à boire l'eau et le vin qui avaient servi à rincer le calice après la communion. Pendant ces neuf jours, le malade ne pouvait changer de vêtements et il offrait à sainte Dymphne son poids en froment, qu'on allait mendier pour lui de porte en porte. Enfin, quand son état le permettait, il se confessait et communiait.

Les trente *Pater* étaient ainsi répartis : trois en l'honneur de la sainte Trinité, quinze en l'honneur des quinze hémorragies du Christ, sept pour les sept douleurs de la sainte Vierge et cinq en l'honneur de sainte Dymphne.

La rinçure du calice était autrefois versée dans le *sacrarium*, ou puits mort maçonné dans les fondations de l'église; mais vers le

(1) *Croyances et remèdes populaires au pays de Liège*, chez Vaillant-Carmanne, 1888. Aug. Hock est né à Liège de 19 octobre 1815 et a publié un grand nombre d'études de folklore wallon.

(2) *Gheel vermaerd door den eerdienst der H. Dymphna*, Anvers, Buschmann, 1863. Grand in-8° de 540 pp. avec carte et planches hors texte.

commencement du XIII^e siècle, sous le pontificat d'Innocent III, le prêtre dut l'avalier, comme cela se pratique encore aujourd'hui. On voit un de ces puits contre l'église d'Haekendover, et le sacristain en extrait la terre miraculeuse dont les pèlerins emportent de petits sachets lors du fameux pèlerinage. Un autre existe encore dans la vieille église d'Huldenberg, divisé en deux compartiments; l'un servait aux ablutions du prêtre; dans l'autre, on rinçait les vases sacrés.

Pour la pesée du blé, il y avait une grande balance dans la chapelle de sainte Dymphne, dans l'église; d'un côté, sur une sorte de chaise, s'asseyait le fou; de l'autre, un sac recevait le grain. Supposons un poids de 75 kilos par fou et une moyenne de cent fous par an, le total constituait une jolie rente pour le curé.

M. le D^r Peeters, membre de l'Académie de médecine, qui habite Gheel depuis plus de soixante ans, m'écrit de son côté:

« Ce n'étaient généralement pas les malades qui, lors du pèlerinage du 15 mai et du troisième jour de la Pentecôte, passaient en rampant dans un couloir derrière le maître-autel, mais les parents des malades. Cette pratique a toujours été rare.

» Le grand jour du pèlerinage, c'est le 15 mai. La commune de Gheel et l'église de Sainte-Dymphne sont alors envahis par une foule d'étrangers.

» Au-dessus de la voûte du couloir, se trouve une châsse en forme de chapelle, dont les façades peintes représentent l'histoire de la sainte. Le couloir peut avoir 70 centimètres de largeur et quelques centimètres de plus en hauteur.

» Je n'ai jamais vu dans l'église les camisoles et les liens ayant servi pendant l'état de folie. Je suis parvenu, comme directeur de la colonie, à obtenir la suppression des moyens de contrainte en usage autrefois.

» Pendant des siècles, tous les aliénés à Gheel ont passé par l'église, où ils assistaient à une ou deux neuvaines dans un bâtiment appelé *Chambre des malades*. Le bâtiment et les cellules existent encore aujourd'hui, et tous les malades, les paysans exceptés, entrent à l'infirmerie de la colonie au moment de leur arrivée à Gheel.»

Décidément, la science est en train de supplanter sainte Dymphne.

En France, dans le village de Bonnet, ancien diocèse de Toul, on invoque pour la guérison des fous saint Florentin (1). On invoque sainte Dymphne à Moorsel pour la guérison des fous, des hystériques, et contre toutes les maladies du système nerveux. Mais j'ignore les pratiques de ces deux pèlerinages.

(1) *Acta sanctorum*, t. X, p. 852, octobre.

Le *Magasin pittoresque* s'est occupé de Gheel (1) : on y lit que le malade passe sous le tombeau de la sainte, élevé de quelques pieds au-dessus du sol, neuf fois par jour, pendant neuf jours consécutifs ; la dalle sur laquelle ils se traînent est usée et creusée par leurs genoux.

La *Revue des deux Mondes* a publié sur Gheel un article documenté

LE TOMBEAU DE SAINT GUIDON A ANDERLECHT

Le pèlerinage de saint Guidon à Anderlecht est un des plus intéressants de notre pays ; il a lieu le 1^{er} juin. Je ne m'arrêterai pas à décrire ici la procession des chevaux, la fontaine miraculeuse, les petits morceaux du chêne qu'on distribue aux croyants, le miracle du bâton planté qui prend racine et repousse en un grand arbre, le fil rouge... il me faudrait un volume. Je veux m'occuper seulement du passage sous la pierre tombale du personnage.

Sous le chœur de l'église, on visite la crypte ; il suffit de demander la clef au sacristain ou à la chaisière. Au centre s'élève, sur deux massifs de maçonnerie, la dite pierre tombale ; entre ces deux massifs et sous la pierre, on a réservé une sorte de couloir où les malades peuvent se glisser en rampant, entrer d'un côté et sortir de l'autre, à quatre pattes comme disent les enfants. Cet exercice bizarre donne, paraît-il, des résultats merveilleux pour la guérison d'un tas de maladies, et spécialement de la danse Saint-Guy. L'ouverture praticable mesure exactement 77 centimètres de hauteur sur 33 de largeur. La pierre est usée et polie par le passage des pèlerins.

La dalle funéraire porte à sa face supérieure la trace de nombreux coups et entailles ; les dévots ont ainsi voulu se procurer une relique authentique de leur saint.

Je me rappelle, autrefois, en visitant la Mosquée de la Citadelle, au Caire, avoir surpris en flagrant délit un Anglais qui, armé d'un petit marteau de poche, cassait les moulures des colonnes de jaspe afin d'emporter un souvenir. Cet abruti se formait ainsi une collection de tous les monuments du monde.

Sur la tombe de saint Guidon, une sorte de coffre en bois, avec de très anciennes peintures, renferme, dit-on, une relique authentique du Bienheureux.

(1) 1862, p. 174.

Par Jules DUVAL, 1^{er} novembre 1857.

NIVELLES.

Le pèlerinage de Sainte-Gertrude à Nivelles n'est pas moins célèbre que celui d'Anderlecht; mon savant ami Em. van Heurck en a dit ici même quelques traits.

Dans l'église de Sainte-Gertrude, à droite en entrant par la porte principale, se trouve un local, dit *Chambre de sainte Gertrude*; nous sommes ici dans la tour, juste en dessous de la statue de Jean de Nivelles. Une colonne mérite d'attirer notre attention; entre le mur et la colonne, il y a exactement un intervalle de 25 centimètres. D'après la légende, tous ceux qui peuvent passer dans cet intervalle sont en état de grâce. Si cela vous intéresse, j'y suis passé sans peine.

L'histoire n'est pas spéciale pour sainte Gertrude; elle doit nous venir d'Orient. Dans une mosquée de Kairouan, on m'a montré deux colonnes très rapprochées, entre lesquelles il faut passer pour entrer dans le paradis de Mahomet.

Le passage entre les deux colonnes ne semble pas avoir à Nivelles une signification religieuse très caractérisée. Mais voici, dans la même église, un autre exemple de la même croyance, où l'on ne pourra nier l'idée liturgique. La châsse merveilleuse de sainte Gertrude, chaque jour de la neuvaine pendant laquelle les reliques restent exposées, est élevée sur colonnettes qui permettent aux pèlerins de passer par dessous. Et c'est par milliers que, pendant les neuf jours, défilent ainsi les dévots de sainte Gertrude.

On pourrait ajouter beaucoup de choses aux courtes notices qui précèdent.

Bérenger-Féraud cite de nombreux exemples où le passage dans un arbre fendu est considéré comme procédé thérapeutique (1). Ailleurs il énumère les roches percées où l'on passe (2). On pourra aussi consulter *Wallonia* (3).

Il faut avoir vu, pour s'en faire une idée, la ruée des pèlerins sous les statues de Hal et de Walcourt, pendant les processions célèbres de ces localités. Dans le même ordre de traditions, je range l'imposition de l'étole du prêtre sur la tête du patient pendant les formules de bénédiction, et l'imposition de certains reliquaires. Idée très générale, mais dont l'origine n'est pas facile à déterminer.

(1) *Superstitions et survivances*, 5 vol. in-8° de 550 pp. chacun. Paris, Ernest Leroux, 1896. T. I, ch. 11. Bérenger-Féraud, médecin à Toulon, né en 1832, a publié en outre, de 1869 à 1894, de nombreux travaux relatifs aux sciences médicales.

(2) *Op. cit.*, t. II, p. 367.

(3) 1895, p. 13.

L'homme primitif a-t-il pu croire qu'en mettant un être débile en contact avec la force inflexible, on pouvait lui communiquer une partie de cette force? A-t-il pensé que le passage dans l'orifice étroit recommence une nouvelle vie, comme l'enfant qui franchit le seuil du bassin maternel? D'autres folkloristes ont parlé des reptiles, qui se débarrassent d'une vieille peau en se frottant aux pierres, et qui se montrent rajeunis dans une peau neuve; d'autres encore ont supposé que le malade voulait se délivrer d'un mauvais esprit collé sur son corps.

Je laisse à de plus habiles que moi le soin de résoudre la question

* * *

DISCUSSION

M. JACQUES. — Cette coutume existe encore dans d'autres régions. J'ai vu en Touraine un dolmen près duquel se trouvait un menhir présentant un trou rond par lequel passaient les jeunes filles qui désiraient se marier. Dans le Grand-Duché de Luxembourg, on trouve également des orifices étroits par lesquels on doit passer pour accomplir certains vœux.

L'ALLEMAND A TRAVERS LES AGES

par le D^r E. HOUZÉ

Partie anthropologique.

Persistance des caractères primitifs du crâne et du squelette chez les Germains et les Allemands; arrêt de développement cérébral et mental, stagnation sociale.

Notre travail se divise en deux parties; la première a été faite avant la guerre et terminée pendant le premier semestre de 1914.

Depuis 1883, nous avons successivement étudié tous les squelettes des cimetières francs découverts et fouillés dans les différentes provinces de Belgique. C'est en 1913 qu'a paru dans notre Bulletin, le dernier mémoire consacré à la nécropole de Ciply; celle-ci a fourni le matériel le plus considérable. Ce cimetière avait une superficie fort étendue; les 1,100 tombes qui ont été minutieusement fouillées, n'occupaient qu'un espace restreint de ce vaste champ de repos.

Les données fournies par l'archéologie, la numismatique et l'histoire ont permis d'établir que les premières inhumations dataient du début des temps mérovingiens, de la fin du V^e siècle; elles avaient continué au VI^e siècle et peut-être jusqu'aux premières années du VII^e. Il est opportun de rappeler que les Francs ont conservé longtemps la coutume de ne s'allier qu'entre eux et de se parquer dans leurs cimetières. De son côté l'Empire, dès 370, avait édicté une loi interdisant le mariage des romains avec les barbares; ceux-ci continuèrent pendant plusieurs siècles à s'isoler dans leur existence rurale.

C'est grâce à ces circonstances que les Francs ont conservé une homogénéité que nous n'avons jamais rencontrée dans aucune grande série et à aucune époque.

Les caractères relevés présentent peu de variations et oscillent étroitement autour d'un type très nettement accentué qui ne figure pas dans les sépultures néolithiques de l'Occident de l'Europe. Il a été rencontré pour la première fois à l'époque de transition où les armes de fer se trouvent avec des objets de bronze; c'est l'époque de Hallstatt des archéologues. Hallstatt est une localité des Alpes autrichiennes où

L'on a découvert une vaste nécropole dont plus de 1,000 tombes ont été fouillées.

J'ai proposé au Congrès de la Fédération historique et archéologique de Liège en 1890, d'appeler *type de Hallstatt*, ce type ethnique qui, dans le cours de l'histoire a porté des noms différents, ce qui a donné lieu à des controverses stériles entre savants cantonnés sur le terrain de leurs études spéciales. Appuyée par notre grand historien, Léon Vanderkindere et Ernest Hamy, l'illustre membre de l'Institut de France, ma proposition fut unanimement admise.

Les principaux caractères du type de Hallstatt sont une taille élevée, des os grands et forts dont les saillies et les crêtes dénotent une puissante musculature; le crâne est dolichocéphale et présente une proéminence occipitale fort prononcée, la glabelle et les arcades sourcilières sont très accusées, le front est étroit et fuyant, la face allongée est prognathe.

Nous avons constaté les mêmes caractères chez les Francs des cimetières de Belgique et cette homogénéité a été relevée en Suède, en Allemagne, en France et en Suisse chez les Celtes du premier âge du fer et plus tard chez les barbares des invasions qu'il s'agisse de Burgondes, d'Alamans, de Francs ou de Vandales.

Le type de Hallstatt se distingue non seulement par l'uniformité de ses caractères morphologiques mais encore et surtout par les particularités signalées chez l'homme primitif : le crâne et le squelette sont plus grossiers qu'à l'époque néolithique. Il faut noter également la fréquence très grande des réversions.

Nous allons comparer les représentants de ce type dans des séries d'époques différentes et étudiées dans plusieurs pays, commençant à l'âge du fer pour se terminer à l'époque moderne. C'est actuellement en Scandinavie que se trouvent les descendants les plus purs, les moins atteints par les brachycéphales qui forment la masse prédominante de l'Europe centrale et qui ont modifié l'Allemagne du Nord.

La presqu'île scandinave, surtout la Suède, est géographiquement mieux protégée contre le mélange; d'après les auteurs suédois, les populations qui se sont succédé depuis l'époque néolithique jusqu'aux temps modernes, relèvent du même élément ethnique. Les variations morphologiques constatées dans les séries d'époques différentes ne sont pas dues à un croisement mais au développement progressif du cerveau; elles n'ont du reste pas modifié la forme léguée par l'hérédité ethnique (A. Retzius, von Düben).

Les séries de Suède que nous utiliserons sont l'une de l'âge du fer d'après A. Retzius et l'autre des Suédois modernes de Vallentin; la troisième série est fournie par les sépultures de l'Allemagne nord-occidentale du IX^e au XIV^e siècles, publiée par Gildemeister; la quatrième

série comprend les Alamans de Suisse étudiés par Schwerz et les deux dernières sont les Francs de Cibly et les Limbourgeois modernes publiées par moi dans notre Bulletin.

Toutes ces séries relèvent du type de Hallstatt, elles présentent une homogénéité qui les rend comparables.

Voici d'abord les subdivisions de l'*indice céphalique*:

	Suède âge du fer.	Francs de Belgique.	Suédois modernes.
Indice céphalique moyen	74,2	75,3	76,1
	%	%	%
Dolichocéphales	62	52,26	30,1
Sous-dolichoc. } Mésatic. }	31	38,63	56,9
Brachycéphales	8	9,09	13,0

Nous avons dû réunir les sous-dolichocéphales et les mésaticéphales qui ne sont pas séparés dans les deux séries de Suède.

La forme du crâne a peu varié, mais depuis l'âge du fer, le diamètre transversal s'est un peu accru chez les Francs et davantage chez les Suédois modernes; le nombre des dolichocéphales a diminué, celui des sous-dolichocéphales et des mésaticéphales a augmenté. Dans la série des Francs, les dolichocéphales et les sous-dolichocéphales arrivent à 75 %.

Ces variations chez les Suédois modernes sont en corrélation avec un affinement du crâne dont le front s'est redressé et a pris plus d'ampleur dans tous les sens; elles ne peuvent être dues au croisement avec quelques brachycéphales dont la proportion est infime mais au développement du cerveau.

Quant aux Francs de Cibly, ils ont conservé les caractères grossiers de leurs ascendants de l'âge du fer : glabellle très accusée, même chez les femmes, bourrelets orbitaires, front fuyant, pommettes saillantes, mandibule massive aux branches montantes larges, souvent implantée à angle presque droit, rappelant la rudesse de la mâchoire de Mauer.

La *circonférence horizontale* du crâne ne donne aucune indication si on ne la divise pas en segment antérieur ou préauriculaire et segment postérieur ou postauriculaire. La circonférence totale a peu varié, la courbe préauriculaire comparée à la circonférence totale = 100, est de 45,15 chez les Francs de Cibly et de 47,23 chez les Bruxellois anciens. Le développement du crâne antérieur était faible chez les Francs dont la dolichocéphalie était pariéto-occipitale.

La *projection crânienne* montre le peu d'étendue du crâne antérieur:

Projection crânienne = 100	{	Projection faciale	7,09
		Projection crânienne antérieure	41,55
		Projection crânienne postérieure	50,48

La projection faciale dénote un prognathisme très accusé.

La projection antérieure est faible, elle est inférieure à celle des néolithiques de Belgique. Quoique ces projections n'aient pas été relevées sur les Suédois de l'âge du fer et de l'époque moderne, l'examen des courbes va nous montrer que chez les Suédois modernes, la région frontale a pris plus d'ampleur.

La comparaison des segments de la courbe naso-opisthiale dans les cinq séries va faire saisir la progression de la région frontale mais seulement à l'époque moderne; jusqu'au XIV^e siècle, les Allemands nord-occidentaux ont conservé les caractères d'infériorité frontale des Francs et des Alamans.

Dans le tableau ci-dessous, les séries sont bisexuelles; la proportion pour cent figure pour chaque segment comparé à la courbe totale (nasion opisthion) = 100.

	Courbe front. totale.	Courbe pariétale.	Courbe occipitale.
Francs de Cibly, E. Houzé ...	33,2	34,18	31,8
Alamans, Suisse, Schwerz ...	34	34,1	31,8
Allemands nord-occid.	34	33,4	32,4
IX ^e -XIV ^e s., Gildemeister			
Suédois modernes, Vallentin.	35,95	33,1	31,1
Limbourgeois modernes, E. Houzé	35,65	31,9	31,34

La courbe frontale totale est plus petite que la courbe pariétale dans la moitié des cas chez les Francs de Cibly; chez les Alamans de la Suisse, c'est à peu près la même proportion 49.5 pour cent. L'inspection du tableau fait constater que depuis l'époque des invasions jusqu'au XIV^e siècle, les mesures frontales sont restées les mêmes; les différences très légères sont dues à la différence des séries; dans les deux séries modernes, au contraire, la courbe frontale s'est notablement accrue; cet accroissement serait plus évident encore si les auteurs cités avaient divisé la courbe frontale en sous-cérébrale (nasion ophryon) et en cérébrale (ophryon-bregma); cette dernière seule correspond au lobe frontal tandis que la première appartient au crâne

facial; chez les Francs de Ciplly, la courbe sous-cérébrale (nasion-ophryon) est en moyenne de 17,40 et la courbe cérébrale (ophryon-bregma) n'est que 111,06. La courbe antéro-postérieure totale (nasion-opisthion) = 100, la courbe cérébrale n'est que de 29,17.

La région frontale est petite dans tous les sens, le diamètre frontal minimum moyen des Francs de Ciplly est de 95,18 chez les deux sexes, celui des Mérovingiens de Broca 95,59; les deux sont inférieurs non seulement à celui des néolithiques de Belgique et des Grottes de Baye mais encore à celui des Dolmens de la Lozère; le diamètre stéphanique moyen des Francs de Ciplly n'est que de 114,01 chez les deux sexes et, comme le frontal minimum, il est inférieur à celui des séries préhistoriques.

La brièveté de la courbe transversale sus-auriculaire concorde avec la platycéphalie frontale beaucoup moins fréquente à l'époque néolithique et plus rare encore à l'époque moderne.

Les caractères craniographiques sont d'accord avec ceux relevés par la craniométrie, les sutures de la voûte sont simples et c'est la coronale qui présente le minimum de complication; la lambdoïde présente le maximum de dentelures; le degré de complication des sutures est notablement moindre que dans les séries de Bruxellois anciens et modernes. C'est par la suture coronale que débute la synostose. Les os wormiens sont rares, 6 % seulement.

La fossette vermienne a, dans les sexes réunis, une fréquence très grande, 17,72 %. Les manifestations diverses de l'assimilation vertébrale de l'occipital sont nombreuses et présentent un pourcentage très élevé, 23,72 %; la proportion n'est que de 14 % chez les Bruxellois anciens de Sainte-Gudule. Ces manifestations sont très fréquentes chez les primitifs actuels: sur cinq australiens de ma collection, quatre les présentent.

Le crâne facial est grossier, le bord supérieur de l'orbite est épais même chez les femmes, l'apophyse orbitaire externe est fréquemment déjetée en dehors; la glabelle énorme dépasse plusieurs fois le numéro le plus fort de Broca, elle est si accusée chez la femme que le sexe, plusieurs fois, n'a pu être relevé que par le mobilier tombal; les arcades sourcilières forment des bourrelets sur la moitié des crânes; le prognathisme est général mais surtout alvéolo-sous-nasal.

La mandibule est massive, les branches montantes larges sont souvent implantées à angle presque droit sur le corps; les empreintes et les rugosités de la région goniale et de l'apophyse coronoïde comportent des muscles masticateurs puissants. L'apophyse lémurienne a une fréquence de 8,75 pour cent. Les molaires sont grosses, les incisives longues, les arcades dentaires très étendues présentent plusieurs fois un espace rétromolaire; un crâne est porteur de six incisives supérieures, un autre possède une quatrième molaire.

L'usure dentaire considérable implique une nourriture grossière, mal préparée et une absence d'art culinaire. La carie dentaire a une proportion de 35 %.

Du côté du squelette, nous avons relevé comme Schwerz sur les Alamans de la Suisse et comme Gildemeister sur les Allemands nord-occidentaux des particularités qu'on ne rencontre que chez les primitifs. La torsion de l'humérus est inférieure même à celle de nos néolithiques; l'avant-bras comparé au bras est plus long. Les os du pied et de la main sont longs, gros et lourds. La morphologie du membre supérieur montre une activité en rapport avec un travail de force sans habileté.

Le fémur est grand et gros, la ligne âpre transformée en colonne pilastrique en rapport avec la platymérie, présente une saillie aussi accusée que celle des fémurs quaternaires décrits par Broca chez les troglodytes de la Vézère. La tête du fémur est d'une grosseur insolite dans la proportion de 33 %. La vigueur des os féminins s'explique par le genre de vie des femmes franques qui suivaient les guerriers dans leurs expéditions et qui participaient aux mêmes fatigues. La platycnémie a été relevée sur plusieurs tibias. Les os du membre inférieur comportaient une locomotion très intense.

Nous venons de comparer des séries de crânes et d'ossements relevant du même type, provenant de nécropoles d'époques différentes dont la plus ancienne est antéhistorique et les plus récentes sont modernes; dans leur ensemble, elles embrassent une période de près de trois millénaires. Pendant les deux premières décades de siècles, la morphologie céphalique ainsi que celle du reste du squelette a conservé les formes archaïques et grossières des ascendants lointains.

Depuis le 19 août 1914 jusqu'à l'armistice, nous avons pu constater la persistance de ces caractères chez un grand nombre des barbares dont la guerre est l'industrie nationale. Toute l'histoire des tribus germaniques depuis les Cimbri-Teutons jusqu'à nos jours montre un état de guerre continuel. Depuis Frédéric-le-Grand, la Prusse a des familles d'officiers dans lesquelles la profession des armes est transmise de père en fils. Les exercices, les manœuvres, les marches, l'activité musculaire ont été les facteurs qui ont conservé au squelette sa vigueur primitive.

L'absence de variations correspond-elle à un état stationnaire des fonctions mentales? Celles-ci sont-elles restées adaptées à des habitudes et à des usages séculaires inchangés, dans un milieu géographique non modifié et dans un milieu social sans matériel de transformation progressive, c'est-à-dire sans archives?

Nous allons rechercher si les données fournies par l'histoire permettent d'interpréter les faits que nous venons de signaler et de répon-

dre d'une manière satisfaisante aux questions que nous venons de poser.

Nous donnons à la fin de notre étude la bibliographie des auteurs qui ont fourni les données historiques que nous leur avons empruntées.

Les envahisseurs de l'Europe occidentale appartiennent à la même souche ethnique divisée en deux branches séparées par la langue, les mœurs et les aptitudes. Le premier ban était les Celtes qui, vers 1500 avant notre ère se trouvaient dans l'Europe centrale à l'époque de transition du bronze au fer. La nécropole de Hallstatt contenait des squelettes d'une conformation très caractérisée et très homogène. La station était admirablement située auprès de mines de sel d'une grande richesse.

Les Celtes occupaient la région du Danube dont ils sont sortis pour se répandre vers l'Occident qu'ils ont colonisé de bonne heure et dont les peuples étaient arrivés à la belle civilisation du bronze; les Celtes les ont vaincus grâce aux armes de fer, grâce à une technique métallurgique orientée vers la guerre mais ils ont été absorbés par les conquis au milieu desquels ils constituaient une aristocratie militaire.

De même plus tard, à l'époque des invasions barbares, les Francs conquièrent la Gaule romanisée et au bout de quelques siècles se fondirent dans les populations plus denses qui les apprivoisèrent; il fallut tout le Haut moyen-âge parce que les envahisseurs germaniques, barbares et sauvages présentaient un retard énorme sur la civilisation gallo-romaine.

Les Celtes ont précédé les Teutons beaucoup plus tard venus et restés figés dans leur vie inculte et leurs usages primitifs. Ils ont pris sur les Germains une avance considérable dès les temps protohistoriques parce que sur tous les confins de leur habitat méridional, ils se sont trouvés en contact avec les civilisations méditerranéennes. A l'Orient, ils touchaient à la Macédoine hellénisée. Les tumulus hallstatiens du Jura salinois contenaient des poteries grecques nombreuses du VI^e et même du VII^e siècle; les transports se faisaient par voie fluviale par le Rhône, la Saône, le Doubs. Dès 600 ans avant notre ère, ils étaient en rapport constant avec la Provence où les Phocéens, fondateurs de Massalie s'étaient établis répandant la belle civilisation de l'Hellade.

Du côté de l'Italie, les Celtes commençaient à batailler avec Rome naissante. Les relations commerciales se développèrent avec les nations étrangères; dès leurs premières invasions les butins ramassés leur firent connaître la monnaie dont ils comprirent l'importance et qu'ils adoptèrent. Le long du Danube arrivaient les nombreuses pièces d'or frappées après la découverte des mines de Thessalie et que les expéditions de Delphes, de la Propontide et de la Bithynie rapportaient.

l'Orient. Si ce courant amenait les statères et les philippes d'or, les transactions avec les Massaliotes faisaient gagner le nord aux monnaies phocéennes qui relevaient du module grec. La circulation monétaire devint d'une grande intensité; les lettres gravées sur les monnaies furent imitées, les pièces furent reproduites assez fidèlement, puis le type s'altéra pour prendre un caractère national tant sous celui des figures que par les inscriptions.

Les plus anciennes monnaies datent d'une époque où l'histoire ne s'occupe pas encore de la Gaule, mais ce qui est certain, c'est qu'elle avait ses monnayeurs plusieurs siècles avant l'expédition de César. Ce n'est que vers 200 après J.-C. que le type romain fut adopté sans toutefois détrôner complètement le type grec des Massaliotes. « Un des signes les plus visibles de la prospérité et de l'intelligence de la Gaule en matière économique était l'intensité de la circulation monétaire » (C. Jullian).

Ce mouvement de transactions comportait une organisation politique et sociale déjà complexe. Partout s'élevaient des centres, des cités dans les différents États réunis par une religion commune dont les prêtres, les druides étaient en même temps magistrats suprêmes, veillant à la fédération. Comme les Grecs, dont ils se rapprochaient sous maints rapports, les Gaulois avaient une littérature orale puissante et variée, leurs bardes comme les aèdes de l'Hellade, propageaient les récits poétiques, chantant les dieux et les héros, ils avaient une cosmogonie.

On ne connaît généralement les Gaulois que par leurs expéditions aventureuses qui servaient de débouchés à la partie turbulente et au trop plein de la population; ils allaient batailler au loin, soit comme mercenaires, soit pour leur compte, mais la plupart se juxtaposaient aux populations envahies pour se mélanger ensuite comme le montre l'histoire en nous parlant des Celtibères, des Celtogrecs, des Celtothracés et des Celtophrygiens.

Le grand nombre, au contraire, restait attaché au sol et s'était mélangé aux populations pacifiques participant avec elles au progrès. Quant à la langue, malheureusement fort peu connue, elle adopta l'alphabet grec qu'elle avait d'abord remarqué sur les inscriptions monétaires; elle ne possédait aucun son qu'on ne pût traduire en lettres grecques.

César, lib. VII, c. 14, rapporte que les Gaulois se servaient de l'écriture grecque dans les affaires publiques et privées; les contrats avec les trafiquants massaliotes étaient rédigés en cette langue. Il ajoute que les druides ne proscrivaient l'écriture que pour les questions religieuses, craignant que les mystères ne fussent propagés en dehors des initiés pour lesquels était maintenue la tradition orale.

Au début de sa campagne (lib. I, c. 29), César fut étonné de trouver dans le camp des Helvètes, leur dénombrement complet, guerriers, vieillards, femmes et enfants inscrit sur des tablettes en lettres grecques. Justin, lib. XLIII, c. 5, parle de l'hellénisation de la Gaule, prête à recevoir la civilisation romaine. L'élite de la jeunesse gauoise se servait de la langue grecque.

C'est grâce à ces circonstances que la Gaule est devenue romaine sans résistance, par un mouvement d'assimilation spontané. «Ce n'est pas l'infusion du sang latin qui a transformé la Gaule, dit Fustel de Coulanges, les populations de la Gaule devinrent romaines non par le sang, mais par les institutions, par les coutumes, par la langue, par les arts, par les croyances, par toutes les habitudes de l'esprit. »

Les écoles créées par Auguste et multipliées par Claude, obtinrent un succès immédiat, propageant le goût des lettres et des arts libéraux; ces écoles dépassèrent bientôt celles de la métropole non seulement par le nombre des élèves mais par le mérite du corps enseignant, à tel point que les Romains y envoyaient leurs fils. Les Écoles furent célèbres: Lyon, Vienne, Toulouse, Narbonne; la jeunesse éduenne fréquentait nombreuse l'École d'Autun. Pline, Martial et Suétone signalent la richesse des bibliothèques et des librairies qui renfermaient des dépôts de l'ancienne littérature latine, plus complets que ceux de Rome sans compter les ouvrages contemporains (C. Jullian).

La Gaule était devenue le pays le plus instruit de l'Empire.

Mais il ne faut pas oublier qu'avant de subir l'influence de la civilisation latine, la Gaule était sortie depuis des siècles de la phase barbare.

Les Gaulois avaient des maisons et des villes, des marchés importants de produits alimentaires, de grains, de différentes céréales, ainsi que de bétail. La culture était fort avancée et se servait d'engrais chimiques; l'élevage avait produit de bonnes races; les jambons étaient recherchés au loin et la fabrication du pain jouissait déjà d'une grande renommée. Les cités gauloises étaient des lieux de trafic, de fêtes et de pèlerinages en même temps que des points de concentration bien choisis: Gergovie, Bourges, Bibracte, Lutèce. César trouva en Gaule d'excellentes routes, des ponts; les fleuves et l'océan étaient sillonnés de vaisseaux. Il y avait un commerce intense, des douanes, des impôts. Les différentes régions avaient des ateliers pour la fabrication de l'or et de l'argent, du cuivre et du fer, pour l'étamage et l'argenture; on a retrouvé tout l'attirail des artisans émailleurs autour de Bibracte et du mont Beuvray. C'étaient les Gaulois qui avaient inventé l'étamage et l'argenture, la charrue à roue, la herse et les tonneaux de bois, le mot latin *dolium* qui signifie tonneau est emprunté à la langue celtique.(Pline).

Si les Gaulois furent redevables de leur prospérité à leur admirable situation géographique à laquelle ils se sont adaptés en se sédentarisant, s'ils ont transformé leurs habitudes de nomades en usages et en institutions qui développent la vie sociale, ils durent ce progrès au contact précoce qu'ils eurent avec les Grecs; ceux-ci possédaient des archives enregistrées par l'écriture; grâce à celle-ci, les Gaulois possédaient une élite instruite hellénisée qui fut le trait d'union au moyen duquel se fit l'assimilation rapide de la vie sociale nouvelle et qui fut tellement intime qu'elle fut appelée civilisation gallo-romaine.

L'apogée fut à l'époque des Flaviens et des Antonins, mais bientôt les barbares teutons, sauvages incultes, cruels et pillards, se ruèrent sur la Gaule. La branche teutonne quoique congénère de la branche celtique offre un contraste frappant sous le rapport du développement mental et social. Les Gaulois ont rencontré des contrées fertiles et des peuples initiateurs. Les Germains se sont immobilisés dans leur farouche isolement, dans leur brutale barbarie; toujours préoccupés d'améliorer la technique de la guerre, ils ne s'élevèrent pas sur l'échelle sociale, arrêtés comme tous les primitifs par le manque d'archives.

Le sol de la Germanie était insuffisant pour des populations non agricoles; demi-nomades ils vivaient du produit de leurs chasses et de l'élève des bestiaux, ils regardaient comme secondaires le labour et la culture. Sans prévoyance, sans attache au sol, sans propriété personnelle, ils habitaient des fermes, des hameaux isolés dont ils sortaient pour aller faire des razzias dans les tribus voisines; gros mangeurs, sans art culinaire, ivrognes sans retenue, ils poussaient l'amour du jeu jusqu'à risquer la perte de leur liberté en un dernier coup de dé.

Les tribus germaniques et même les royautes scandinaves du moyen-âge n'offrent que le spectacle de querelles sanglantes, de guerres de conquête et d'aventures maritimes qui peuvent se résumer en deux mots: meurtre et pillage. Il ne peut être question d'évolution historique pour ces hordes vagabondes qui se sont appropriés quelque technique industrielle avant de commencer à s'approprier en profitant de l'héritage gallo-romain.

Quant à la justice, elle reflétait la vie brutale et n'était mise en mouvement que si la partie lésée y faisait appel. Il n'y avait pas d'action publique, c'était affaire de vengeance privée. Le fait immoral n'était pas puni mais il était accordé une compensation à celui qui avait subi un dommage.

On ne connaît ni la date, ni la contrée où fut rédigée la loi Salique et Voltaire (dict. philos. à l'article Francs) a raison de dire: « Il serait étrange que les Francs eussent écrit dans leurs marais un code considérable... les hommes ne sont jamais gouvernés par des lois authentiques

que quand ils ont été rassemblés dans des villes, qu'ils ont une police réglée, des archives... dès que vous trouverez un code dans une nation qui était barbare au temps de ce code, qui ne vivait que de rapines et de brigandage, soyez bien sûrs que ce code est supposé et qu'il a été écrit dans des temps postérieurs. »

La loi Salique n'est que l'énumération d'actes délictueux et du tarif des compositions, liste de coups, blessures, mutilations, meurtres. La brutalité des mœurs, entretenue par les guerres continuelles, éclatait en rixes sanglantes pour le partage du butin au milieu des ripailles, des beuveries et des jeux effrénés.

Il faut arriver jusqu'à l'époque carolingienne, sous Dagobert 1^{er}, pour constater l'influence du Droit romain pénétrant dans l'élément barbare.

Ce n'est qu'au II^e siècle avant l'ère chrétienne que les Germains sont cités pour la première fois par l'histoire sous le nom de Cimbres et de Teutons : ils traversèrent la Gaule qu'ils terrorisèrent par leurs excès et ce n'est qu'au bout de dix ans qu'ils finirent par être écrasés par Marius, dans les plaines de la Provence.

Huit ans avant notre ère, les Sicambres, quoique vaincus, furent autorisés à occuper des terres de la rive gauche du Rhin, politique fatale inaugurée par Tibère ; vers 290 apparurent les Saliens, puis les incursions se firent fréquentes et vers 413, d'après la *Notitia dignitatum*, tout le pays au nord de la ligne Bavai-Tongres n'était plus soumis aux Romains ; Tournai était la résidence des rois francs et enfin arriva la débâcle de 486, où Clovis battit à Soissons le dernier représentant de l'autorité de l'Empire. Quand les Germains s'établirent dans la Gaule romaine, ils se trouvèrent déracinés bien plus au point de vue social que sous le rapport de l'habitat tellurique. Ils avaient des habitudes et des coutumes si éloignées de celles du pays conquis qu'il leur fallut plusieurs siècles de noviciat, tout le Haut moyen-âge pour pouvoir s'assimiler avec peine le peu de culture qu'ils n'avaient pas détruite. N'ayant que la puissance militaire, ils détruisirent jalousement tous les foyers intellectuels qui auraient pu les éclairer, ils saecagèrent les théâtres et les écoles florissantes.

Les tribus germaniques n'avaient aucun trafic d'argent et ce n'est qu'à l'époque mérovingienne qu'ils se mirent à imiter les pièces romaines. De leurs expéditions ils n'ont tiré profit que pour la confection des armes et des objets de parure. Leurs mines n'ont pas été exploitées d'une manière régulière ; leur activité était intermittente et reprenait à chaque entreprise de meurtre et de pillage.

Les Francs comme les autres tribus germaniques avaient une industrie métallurgique orientée vers la guerre ; de leurs courses ils rapportaient les troupeaux et les moissons, fruit du travail des autres et des

armes qu'ils imitaient et adaptaient à leur convenance. Les peuples du littoral méditerranéen étaient arrivés à un haut degré d'organisation sociale avant de connaître l'industrie du fer pratiquée par les barbares nordiques qu'ils avaient devancé de plusieurs millénaires en exploitant les mines de la pensée, les archives accumulées par l'écriture.

La branche teutonne du type de Hallstatt, depuis le premier âge du fer jusqu'à plus de mille ans après notre ère, est restée inculte, industriellement capable de forger des armes pour détruire, mais dans l'impossibilité de s'élever socialement, faute d'expérience et de matériel mental enregistré, conservé et transmis.

Les plus anciens caractères runiques datent du III^e siècle de notre ère et même la langue des inscriptions permet à peine de les faire remonter aussi haut. Ces caractères ne sont que la copie maladroitement déformée des signes alphabétiques latins; toutes les représentations linéaires antérieures ne relèvent d'aucune notation graphique et n'étaient que des moyens mnémoniques, mystérieux et secrets.

L'alphabet latin a pénétré très tardivement chez les peuples du Nord et a suivi la marche du christianisme. Il est probable que les caractères se sont modifiés à cause de la matière employée; les lettres étaient taillées dans le bois perpendiculairement ou obliquement par rapport aux fibres, ce qui altéra leur forme en les rendant plus raides et plus anguleuses. Les inscriptions se firent d'abord sur des planchettes de frêne et de bouleau, plus tard sur des surfaces métalliques, sur la pierre, la corne et l'os; ce n'est qu'au XIII^e siècle que le parchemin fut enfin employé.

Ulphilas, évêque des Goths, modifia l'alphabet runique pour traduire la bible en langue gothique.

Les Germains sont restés murés dans leur farouche isolement, sans pouvoir s'élever, sans aucun progrès social pendant deux millénaires; quand, après la conquête de la Gaule, ils se sédentarisèrent, ils durent avoir recours aux vaincus pour écrire en latin leurs *leges barbarorum*.

Quant aux fameuses légendes germaniques, elles ont apparu fort tard, ce n'est que vers 1100 que l'Edda a fixé la première manifestation de la pensée teutonique, elle est née en Islande. C'est sur ces récits scandinaves que les frères Grimm et l'orgueil romantique ont fabriqué de toutes pièces la mythologie germanique dont les textes sont de date récente et extraits de la légende chrétienne à laquelle vient irrévérencieusement se mêler la mythologie grecque et latine ainsi que des contes d'origine inconnue que l'on retrouve dans le monde antique.

Il est démontré qu'il n'y a rien d'original dans Hildebrandslied, Walthari, Nibelungen, tout est de provenance celtique. La légende est empruntée aux poèmes eddiques, aux Sögur et à la littérature norvégienne du moyen-âge dont les chants, les traditions populaires et les

œuvres romanesques sont servilement extraits des sources celtiques. La mythologie germanique et scandinave ne s'est développée que dans les régions entretenant des rapports avec les Celtes des îles britanniques, en Norvège et dans les colonies norvégiennes établies en Islande et en Irlande, sans aucune participation des pays germaniques du continent, ni de la Suède, ni du Danemark.

Les divinités germaniques citées par Tacite sont les mêmes dans toutes les sources du Nord et sont d'origine celtique : les Germains prétendent être issus d'un dieu souterrain ; le Dispater de César, devenu chez eux Mannus est une croyance celtique ; ils ont divinisé les fleuves, les mêmes fleuves que les Celtes, leurs initiateurs et leurs précurseurs ; « le culte du Rhin des teutomanes modernes a, comme le dit Reynaud, des *origines welsches* ».

En résumé, le Germain n'a été que l'imitateur servile du Celte en retard sur celui-ci de plus de mille ans ; Strabon avait déjà dit que pour avoir une idée de l'ancienne civilisation celtique, il suffisait d'observer les Germains de son temps.

Revenons à l'époque des invasions : les Francs, Goths, Burgondes et autres barbares présentaient entre eux peu d'écart au point de vue intellectuel, l'élite était peu nombreuse et dirigée vers le métier des armes. Les Francs, même après la conquête, se confinèrent dans la vie rurale, dédaignant les villes et se parquant dans leurs cimetières jusqu'au delà des temps mérovingiens.

Nous venons de suivre les destinées de deux groupes de peuples sortis d'une souche commune mais dont l'évolution divergente a été déterminée par la diversité des habitats géographiques et sociaux. Les Gaulois demi nomades se sont sédentarisés ; c'est le sol fertile, aux productions abondantes et variées qui leur a fait abandonner leur vie vagabonde ; ils ont trouvé des éducateurs qui leur ont appris le trafic, l'emploi de la monnaie. Les relations entretenues avec les Massaliotes, les Romains et les Grecs orientaux leur firent connaître l'écriture qui a élargi leur horizon social. Vaincus par les légions de César, les Gaulois acceptèrent la civilisation des conquérants à laquelle ils étaient préparés.

Les Germains, au contraire, longtemps contenus dans leurs contrées à peine çà et là défrichées, sont restés turbulents et chasseurs, sans villes et sans commerce, sans trafic de l'argent, guerroyant pour piller et ramener dans leurs fermes les produits de leurs rapines. Malgré leur industrie métallurgique, ils étaient encore à un stade primitif quand ils se sont rués sur la Gaule civilisée qui ne s'est ressaisie qu'après les avoir absorbés par la fusion. Cet alliage, dans lequel l'élément germanique entre pour une très faible proportion, est devenu la France.

L'écart entre la haute organisation sociale des Gallo-romains et la sauvage barbarie des envahisseurs germaniques était dû à l'absence d'archives, à l'ignorance de l'écriture. Toutes les civilisations antiques appartiennent à l'âge de l'écriture; les civilisations modernes commencent à l'âge de l'imprimerie.

L'exposé que nous venons de faire nous autorise à tirer des conclusions des faits fournis par l'anthropologie et vérifiés par les données historiques: la persistance des caractères primitifs du crâne, surtout du côté frontal, la projection de la face, la mâchoire massive, la proportion des os des membres ainsi que l'écart faible des variations individuelles, tous ces caractères archaïques sont constatés jusqu'au XIV^e siècle. Sur le vivant, le type grossier est très fréquent encore à l'époque actuelle et se rencontre surtout chez l'Allemand du Nord. Or, jusqu'au XII^e siècle, pas d'archives enregistrées, état de guerre continu, coutumes et usages inchangés. Cet arrêt de développement social correspond à un arrêt d'évolution cérébrale et mentale.

L'Allemand à travers les âges

Résumé historique.

Pendant la guerre nous avons suivi l'histoire des Teutons en puisant les documents anciens dans les *Monumenta Germaniæ historica* de Pertz, le *Recueil des historiens des Gaules et de la France* de Dom Martin Bouquet ainsi que dans les auteurs latins et les auteurs byzantins (voir la bibliographie). Pour l'époque celtique Jullian, D'Arbois de Jubainville, Déchelette ont été mis à contribution. Les excellents ouvrages de Louis Reynaud sur les origines de l'influence française en Allemagne, ont abrégé nos recherches sur le moyen-âge et l'époque moderne, nous lui avons emprunté, *larga manu*, les données fournies par sa riche documentation: *suum cuique*.

Auteurs latins.

« Les Germains n'ont pas d'histoire, ils n'ont aucun souvenir de leurs ancêtres; il leur a fallu, bien tard, demander la légende aux écrivains latins ». Ainsi s'exprime Fustel de Coulanges. Ce grand historien auraient pu dire qu'ils ont demandé la légende au seul auteur latin qui n'a ni vu ni connu les Germains.

Tacite qui a été fort discuté par ses contemporains, a écrit sur les Germains un roman antithétique; il s'est fait le panégyriste des mœurs primitives et sauvages pour les opposer aux dérèglements de la Rome impériale.

Flavius Vopiscus et Tertullien ont accusé Tacite d'avoir falsifié l'histoire. M. Eugène Bacha, le savant et sympathique conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique a publié en 1906, une étude critique sur le génie de Tacite et la création des *Annales*; il a eu la bonne obligeance de me remettre la note suivante: « La Germanie de Tacite n'est pas une étude ethnographique à base d'observations personnelles, c'est une création d'art, un tableau conçu et exécuté dans le silence du cabinet par un artiste qui a raconté sur des peuplades inconnues des choses impressionnantes et sensationnelles. Pour obtenir la matière de ses inventions, Tacite a imaginé, comme il devait le faire plus tard dans les *Annales*, les détails diamétralement opposés aux conditions réelles ou vraisemblables de la vie des peuples sauvages. Il a pris l'antithèse de la réalité et a inventé le faux et l'absurde dans le but d'intéresser et d'impressionner ses lecteurs. Sous la forme fallacieuse d'un tableau historique, il a présenté une composition romanesque tissée d'extravagances et d'inventions de toutes sortes que j'ai pris plaisir à mettre en lumière dans l'étude critique qui sera publiée incessamment. On retrouve dans l'auteur talentueux de la Germanie, le mystificateur des *Annales*. La critique allemande qui a multiplié les travaux d'exégèse sur la Germanie n'a jamais eu l'idée de rechercher les sources de cet écrit célèbre dans l'invention créatrice du malicieux poète. »

C'est cependant dans *Tacite* que nous relevons les passages suivants: la munificence des chefs est entretenue par la guerre et les rapines; au travail de la terre, ils préfèrent la guerre qui leur fournit le fruit du travail de l'ennemi; amasser par la sueur, c'est inertie pour eux, il faut conquérir par le sang... plus loin... tout en se préservant des rigueurs de l'hiver, la population reste confinée dans des refuges souterrains, quand arrive l'ennemi qui ignore leurs repaires. Il n'y a pas de honte à boire jour et nuit; les rixes sont fréquentes et se terminent le plus souvent par des blessures et des meurtres... Chez les Cattes, existe l'usage de laisser croître la barbe et les cheveux et de ne les raccourcir qu'après le meurtre d'un ennemi, c'est par le sang et les dépouilles de celui-ci qu'on devient digne de ses parents et de sa tribu... Ces gens n'ont ni maison, ni champs, ni quoi que ce soit; ils se font nourrir là où ils vont, prodigues du bien d'autrui. Les Ariens sont féroces et à cette férocité naturelle, ils ajoutent des artifices pour terrifier, ils se peignent le corps en noir ainsi que leurs boucliers et ne combattent que pendant les nuits sombres.

Ce qui précède est puisé dans les chapitres des *Mœurs des Germains*, mais les teutomanes n'ont garde de dire que Tacite se contredit lui-même dans ses *Histoires* où nous lisons : les mêmes motifs d'invasion subsisteront toujours pour les Germains : la débauche, la cupidité et le besoin de changer de lieu ; toujours on les verra se ruer sur les Gaules si fertiles pour s'emparer des champs et des habitants... dans un autre chapitre, nous voyons Tutor, Classicus et Civilis excitant les leurs au combat, les Gaulois pour la liberté, les Bataves pour la gloire et les Germains pour le butin, pour la proie. Voltaire a eu raison de dire : « c'est la vie des voleurs de grand chemin que nous punissons de la roue et de la corde et voilà ce que Tacite a le front de louer. »

Velleius Paterculus qui faisait partie de l'armée de Tibère, qui a vu et connu les Germains dans leur pays, exprime son opinion dans plusieurs chapitres de son *Histoire romaine*. « Varus, dit-il, considérait les Germains comme n'ayant de l'espèce humaine que la voix et la forme du corps ; les Germains menteurs nés, les plus rusés et les plus féroces des peuples connus, simulaient des contestations entre eux et demandaient l'intervention de la justice romaine. Varus finit par être victime de leurs fourberies ; la plus belle, la plus brave des armées romaines fut exterminée dans un guet-apens, par la perfidie des Germains... Ils traitent les prisonniers cruellement et ne les conservent que pour les contraindre au travail ; beaucoup de romains se tuèrent plutôt que de subir un esclavage aussi abject. »

Pomponius Mela. — Germains, peuples féroces qui ne vivent que pour et par la guerre, qui dévastent les contrées voisines dont ils terrorisent les habitants.

Strabon, dans sa *Géographie* s'exprime de la manière suivante :

« Avec tous les peuples de la Germanie, il y a toujours intérêt d'être méfiant car ils mentent pour obtenir des traités et les violent par guet-apens quand ils sont conclus.

Jules César qui a combattu les Gaulois et les Germains signale les profondes différences qui les distinguent. Il montre le danger pour Rome de laisser les Germains prendre pied dans les Gaules et s'habituer à traverser le Rhin pour se ruer sur des pays plus policés ; ces barbares incultes comme les Cimbres et les Teutons finiraient par déborder sur l'Italie. Dans les colloques avec César, Arioviste se vante de lui apprendre ce qu'est le courage des Germains que personne n'a vaincus, de ces Germains rompus à la guerre qui depuis quatorze ans vivent en plein air ; César signale la perfidie d'Arioviste qui demande une trêve pendant laquelle il attaque l'avant-garde romaine ; il refuse de négocier avec un peuple qui, par fraude et par surprise, après avoir demandé la paix, commence la guerre comme s'il y était contraint.

La plus grande gloire des Germains, dit César, est d'avoir autour d'eux des pays ravagés, de manière à ce que personne n'ose s'établir près d'eux; les vols et les meurtres sont recommandés hors frontières pour exercer les jeunes gens. César parle des atrocités commises par les Germains sur les Gaulois vaincus dont les ôtages sont torturés; plus loin, il signale les Sicambres qui envahirent le pays des Eburons, se livrèrent à tous les excès, massacres, incendies, pillages; ni les bois ni les marais n'arrêtent ces *gens nés dans la guerre et le brigandage*.

Auteurs de la basse latinité et byzantins.

Procopé. — Les Francs violent leurs serments et leurs traités qu'ils ont jurés et conclus avec les Romains. De toutes les nations connues, c'est celle où la mauvaise foi est la plus grande. Dans un autre chapitre, il signale leur cruauté: dans une poursuite ils exterminèrent des enfants et des femmes qui s'étaient réfugiés derrière un pont.

Grégoire de Tours était le contemporain des premiers Mérovingiens, il signale les atrocités de ces gens grossiers dont les instincts malfaisants se révélaient dans tous leurs actes; sans respect pour la parole donnée et jurée, lâches et cruels vis-à-vis du vaincu, sans foi envers la femme, l'enfant et le faible.

Sidoine Apollinaire. — Dès la tendre enfance, le maniement des armes leur est appris, ils sont battus pour leur inculquer le respect de la force brutale. L'état de paix leur est à charge et ne leur sert du reste qu'à préparer la guerre.

Libanius. — La paix est, pour ces barbares, une horrible calamité, ils ont vite englouti le butin pris sur l'ennemi.

Annales Nazariennes. — Les Francs surpassent tous les peuples en férocité. Ces bêtes à face humaine sont, après la victoire, cruelles et sans pitié; ils ne se séparent pas de leurs armes, pas même pour manger et dormir; ils craignent d'être tués pendant leur sommeil; ils ont l'habitude du mensonge et se jouent de leurs promesses et de leurs serments.

Flavius Vopiscus. — Les barbares d'au delà du Rhin sont si habitués à violer leur foi qu'ils semblent en faire un jeu.

Salvien déclare que pour les tribus germaniques, mentir n'est qu'une façon de s'exprimer; il appelle les Goths et autres Germains, une race perfide, *gens perfida*.

Orose parle des Vandales comme d'une nation cruelle, fausse et perfide.

Alouin signale les perpétuels mensonges des Saxons.

On peut résumer en peu de mots les faits signalés par les auteurs

de cette époque : mensonge, cruauté, perfidie, signature de traités la veille, violation le lendemain. La Gaule, cette belle contrée, ne fut pour les Francs, qu'un butin, un patrimoine conquis. Les Mérovingiens, pendant plus de deux siècles, jusqu'à épuisement de leur race, se disputèrent la proie par l'intrigue, la félonie et l'assassinat. Clovis n'a arrondi son royaume que par le meurtre des siens et de ses rivaux traîtreusement massacrés.

Déjà sous les Carolingiens, en Neustrie, l'élément gallo-romain commence à se ressaisir, la brutalité des mœurs s'atténue et pendant les siècles qui suivent, la France entre dans la période courtoise, les récits poétiques exaltent l'esprit chevaleresque et le relèvement de la femme. Et pendant ce temps, l'Allemagne reste plongée dans la barbarie la plus profonde. La cruauté est tellement innée que l'on voit les chroniqueurs eux-mêmes décrire avec une satisfaction non déguisée, les atrocités commises sur les Slaves: un chef décapité après une bataille, sept cents captifs massacrés devant sa tête sanglante; cent trente chefs, lâchement assassinés dans un festin par leur hôte, le margrave Gerp.

En 904, les habitants d'Iéna sont tous passés au fil de l'épée par ordre d'Henri I^{er}; en 1170, un édit du comte de Schwerin ordonne de pendre au premier arbre tout Slave rencontré; les Wendes sont traqués comme des fauves. Et les chroniqueurs du temps se réjouissent en citant des contrées entières dépeuplées par ces atrocités.

Depuis Louis le Germanique, les armées allemandes ont redoublé de férocité, se livrant aux plus abominables excès en France et en Italie sous Henri II et Conrad II. Ekkerard rapporte que le pape Pascal II se refusa toujours à faire le voyage d'Allemagne parce qu'il considérait ses habitants comme des gens barbares et cruels. Tandis que la France célébrait l'honneur et la foi jurée, Frédéric Barberousse violait les traités et terrifiait les Italiens par des châtimens d'une cruauté raffinée aux sièges de Milan et de Vérone. Et son fils, Henri VI, fit écorcher à Palerme, un homme soupçonné de lèse-majesté.

Cette cruelle sauvagerie a dépassé tout ce que l'histoire transmet sur la brutalité des autres peuples de cette époque. Les ministériaux se livraient aussi à tous les excès, Ekkerard les a dépeints de la manière suivante : « *Serri, si non timent, tument* », ce qui veut dire : esclaves s'ils ne craignent pas, ils se gonflent d'orgueil.

Othon I^{er} a eu vis-à-vis de la France une politique perfide, c'est la même *realpolitik* que les Allemands ont suivie à travers les siècles; les individus comme les corps dirigeants ont toujours rivalisé dans la pratique des sentiments les plus cyniques; les membres de la famille othonienne fomentaient des troubles et des attentats contre sa souve-

raineté; les serments et la parole jurée ne servaient qu'à mieux tromper. Il n'y avait aucun sentiment noble, aucune gratitude car les bienfaits ne lient personne et l'on voit les historiens du temps, Hermann de Thuringe, Walther von der Wogelweide et Lambert d'Hersfeld, rapporter ces basses trahisons et les admirer comme des traits d'habileté. C'est surtout lors de la rivalité d'Othon IV et de Philippe de Souabe que l'Allemagne montra ses vices héréditaires dans toute leur laideur; les princes allemands étaient toujours prêts à vendre leur concours et à faire chanter les empereurs. Du haut en bas de l'échelle sociale, tout le monde trompait. Il est opportun de rappeler que Leibnitz lui-même, à l'avant-dernier siècle, offrit de se mettre au service de la France dont la politique était dirigée contre celle de son pays. L'impopularité des Allemands ne fit que s'accroître à mesure qu'on s'avance dans le moyen-âge; au XIII^e siècle, le poète Freidank, en revenant de Palestine, eut le regret de dire que tout le monde y hait ses compatriotes et qu'on leur préfère les infidèles eux-mêmes!

Au XIV^e siècle, les Allemands soulevèrent en France, dans les pays slaves, en Angleterre, en Italie, la haine et le dégoût. C'est l'époque du *porco tedesco* qui dure toujours, ne l'oublions pas

Une chanson allemande de ce temps dit: « Si tu veux vivre heureux, monte à cheval à l'appel de ton seigneur, tiens toi sous le couvert des vertes forêts et si tu vois approcher le paysan, attaque-le avec vigueur, enlève-lui les chevaux de sa voiture, saisis-toi de sa personne et de tout ce qu'il possède. A la fin du moyen-âge, un cardinal romain a pu s'écrier avec raison: « L'Allemagne n'est, tout entière, qu'une caverne de bandits et parmi les plus nobles, c'est celui qui vole le plus, qui a le plus de renom. »

Au XV^e siècle, la société allemande des bourgeois enrichis tomba dans le sensualisme le plus grossier; la prospérité insolente excita les instincts brutaux: pas de cohésion morale, pas de générosité, aucun sentiment désintéressé. La prédominance des intérêts matériels sur les besoins d'ordre moral élevé, accompagne l'Allemand au cours des siècles: vivre sa vie, c'est son idéal.

Le chroniqueur *Froissart* parle des Allemands à deux endroits de son œuvre. « La coutume des Allemands, dit-il, I., ch.50, ni leur courtoisie est mie belle car ils n'ont pitié ni mercy de nuls gentilshommes, s'ils échéent entre leurs mains prisonniers, ils les rançonnent de toute leur finance et outre les mettent en fers et en plus étroites prisons qu'ils peuvent pour estordre plus grand rançon », et plus loin IV, ch. 62: « Ces Allemands de nature sont rudes et de gros engin si ce n'est à prendre à leur profit, mais à ce, ils sont experts et habiles ».

Pascal a dit des Allemands: ce sont des trognes armées, inaccessibles

aux émotions d'ordre élevé tels que loyauté et respect des faibles, tout leur est bon pour abattre un adversaire.

Quelques historiens allemands font des aveus : Steinhausen, en parlant de la civilisation de son pays s'exprime de la manière suivante : « On a fait beaucoup trop de cas d'une qualité des Germains, la *treue*, treu dans le sens de fidèle à la parole donnée par devoir moral; les Germains ne méritaient nullement cette vertu mais, au contraire, c'était une race perfide qui considérait comme un jeu de rompre les traités ».

Dans leurs rapports avec Rome, écrit Dummler, les Germains ont passé leur temps à violer les traités qu'ils venaient de signer; une fois installés sur le sol de l'empire, ils ont toujours montré une fausseté et une duplicité dont on cherche vainement l'équivalent ailleurs. Waitz rappelle que les différentes tribus germaniques ainsi que les Etats allemands se sont toujours reproché au cours des siècles, leur manque absolu de foi.

Arrivons au respect de la femme que les Germains auraient pratiqué et que les romantiques allemands ont exalté; ceux-ci ont soutenu que la femme allemande dépasse en vertu celles de toutes les nations. Rappelons l'ignominieuse conduite des chefs Francs vis-à-vis des femmes, se vautrant dans la débauche des concubines malgré leur conversion au christianisme. L'institution des concubines a duré en Allemagne jusqu'à la fin du moyen-âge et César a opposé la polygamie des Germains à la monogamie acceptée de bonne heure par les Celtes, grâce au contact précoce de la civilisation latine.

Quant à la vertu de la femme allemande aux différentes époques, nous la voyons attaquée au moyen-âge par Thetmar de Mersebourg, par Hermann de Reichenau et par les auteurs modernes Meyer et Steinhausen qui signalent l'inconduite de la femme dans toutes les classes et souvent dans des termes qu'il serait inconvenant de suivre dans leur crudité bien germanique.

Steinhausen dit qu'il ne faut pas aller chercher ces vertus chez le peuple qui a le moins évolué par lui-même. « Il serait téméraire, dit Meyer, dans sa *Deutsche Volkskunde*, de soutenir que les notions du respect de la femme et de sa chasteté soient un cadeau fait par la race germanique à la civilisation universelle »; il ajoute que les jeunes filles françaises et italiennes sont supérieures aux jeunes filles allemandes.

La légende du respect de la femme et de sa vertu en Allemagne est une invention éhontée des teutomanes.

Arrivons au XVI^e siècle; le fait le plus considérable de l'histoire de l'Allemagne est la Réforme de Luther.

Celui-ci n'a rien présenté d'original, il reconnaît lui-même dans ses *propos de table* que c'est la doctrine du français Gerson qui lui a suggéré l'opposition, puis l'enseignement de Lefèvre. Le luthéranisme a eu pour foyer primitif Paris et non Wittenberg. Luther, d'après ses portraits avait un type grossier, la mâchoire inférieure massive, les lèvres grosses, les arcades sourcilières saillantes; au moral c'était le type du sensualisme allemand, incapable d'un idéal élevé. Dans sa rupture avec le Vatican, il a manqué de droiture et quant à sa morale, elle se montre cynique et odieuse: dans le cas de bigamie du landgrave Philippe de Hesse, Luther conseilla le *mensonge dont on doit se servir pour arriver à ses fins*.

C'est une jolie morale pour un réformateur de religion, mais Luther était allemand et hérédité oblige.

Dans les nombreuses lettres écrites par Luther de 1525 à 1540, il en est quelques-unes où le réformateur étale ses excès; il boit et mange d'une manière immodérée; dans un autre, il laisse échapper cet aveu: nous volons, nous mentons, nous trompons, nous mangeons et nous buvons sans retenue, nous nous adonnons à tous les vices... nous autres, allemands, nous sommes la risée et la honte de tous les peuples, ils nous tiennent pour des pourceaux ignominieux et obscènes... dans une autre lettre adressée à Catherine Bora, il termine en disant: je mange comme un tchèque et je bois comme un allemand!

Enfin, dans une lettre d'Erlangen en 1525, Luther fait entendre cette grossière lamentation: « Si l'on voulait maintenant peindre l'Allemagne, il faudrait la représenter sous les traits d'une truie ».

Le luthéranisme a triomphé en Allemagne, non sur le terrain de sentiments d'ordre moral élevé mais à cause des instincts vulgaires d'une bourgeoisie grossière, enrichie pendant les derniers siècles du moyen-âge, dominée par la passion du lucre et les jouissances d'un matérialisme racial. Le luthéranisme fut immédiatement soutenu et encouragé par la cupidité d'une foule de princes allemands qui arrondirent leurs domaines aux dépens des papistes.

« Les querelles religieuses ont été violentes partout au XVI^e siècle, mais en Allemagne, elles ont atteint un degré d'intolérance frénétique; la brutalité des instincts, la méchanceté des convictions, la grossièreté des invectives, la bassesse des sentiments firent tomber très bas les écrits d'outre-Rhin. » (Reynaud).

Aux siècles suivants, mais surtout au XVIII^e, la littérature allemande obéit à un mot d'ordre; les romantiques, dont Auguste Schlegel a été l'âme, se mirent à l'œuvre pour tirer l'Allemagne de sa longue obscurité au milieu de l'Europe civilisée et on affirma que la civilisation était due partout à l'entrée en scène de la race tudesque. C'est l'époque où M^e de Staël étendit cette propagande en France où elle

fit quelques ravages. Il est superflu de dire qu'en Allemagne l'adhésion fut complète et le mouvement continue toujours: la civilisation gréco-latine aurait été minée par les Germains christianisés, la Renaissance était traitée de mauvais pastiche de l'antiquité. L'art français, Corneille, Racine, Voltaire, toutes ces gloires devenaient des sujets de dénigrement de la part de cette tourbe jalouse.

Il y eut cependant, à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e, un petit foyer, la Cour de Weimar qui sut attirer des hommes tels que Goethe, Schiller, Wieland; ce milieu détonnait au milieu de l'arrogante et tapageuse barbarie et l'on y admirait les célébrités françaises. Goethe a proclamé dans ses écrits sa gratitude envers la France initiatrice dont il avait reçu la plus grande partie de ses connaissances, il a déclaré que l'Allemagne encore barbare était en retard de plusieurs siècles sur la civilisation française et même à l'époque troublée des conquêtes de Napoléon, Goethe n'a jamais pu se décider à prendre la plume contre sa bienfaitrice et son éducatrice.

Depuis cent ans, mais surtout depuis 1870, le procédé familier aux allemands a consisté à omettre systématiquement les noms des auteurs des nations étrangères, à démarquer les découvertes des savants français qui ont illustré une branche quelconque du savoir humain.

A Bonn, dans une galerie consacrée aux philosophes célèbres, Descartes et Pascal ont été oubliés. Kant avait cependant écrit que l'Allemagne lui paraissait destinée à recueillir ce que les autres nations avaient produit de meilleur, pour se l'assimiler.

« L'Allemand, a écrit Schiller, doit chercher à atteindre au plus haut sommet; c'est à lui qu'est réservé d'arriver à la fin suprême, d'achever en soi l'humanité, au but le plus beau qui est de réunir en une couronne ce qui fleurit chez les autres peuples. » Si nous avons bien compris, c'est bien le témoignage naïf d'imiter, de copier les autres.

Dans des temps tout récents, quelques années avant la guerre, à un Congrès international des Sciences médicales tenu à Berlin, un bactériologiste allemand a fait l'historique des découvertes microbiennes sans prononcer le nom de Pasteur.

Plus récemment encore, Jean Bordet et Gengou, qui avaient découvert une réaction fondamentale, ont vu arriver dans leur laboratoire un allemand venu tout exprès pour se mettre au courant de leur technique. Il se l'est si bien assimilée que, depuis sa rentrée en Allemagne, la réaction Bordet-Gengou porte le nom de ce plagiaire. Vous voyez qu'il n'est pas difficile de devenir célèbre au delà du Rhin; l'absence de scrupules, le manque de probité, en un mot le cynisme le plus éhonté suffit pour se faire un nom dans la science allemande.

Dans ces dernières années, les allemands se sont mis à exploiter l'anthropologie et la linguistique pour démontrer que tous les grands hommes de la civilisation moderne sont des Germains. Ils ont créé une Revue d'anthropologie politique pour appuyer leurs revendications. C'est ainsi que Velasquez était sûrement un Germain, il avait les yeux bleus; et Ronsart, Voltaire, Montesquieu, Bossuet, Fénelon, Molière, vous aviez la naïveté de croire que ce sont des français illustres, erreur flagrante, ce sont de purs germains et la preuve, c'est qu'ils avaient le teint fleuri des enfants de la brumeuse Germanie. Et Napoléon lui-même est accaparé, mais cette fois, par la philologie, Bonaparte c'est Bonipert, c'est un germain.

Toutes ces élucubrations grotesques de mégalomanie relèvent de la psychiatrie; toutes ces révélations tombées, comme disait Victor Duruy, du Sinai germanique, sont cependant propagées par des universitaires d'outre-Rhin.

On enseigne en Allemagne que les Germains ont porté le flambeau de la civilisation dans l'Inde, l'Égypte, la Grèce, la Perse, à Rome, en Gaule; ils se sont généreusement efforcés d'aller civiliser les autres nations en s'oubliant eux-mêmes à tel point qu'au XI^e siècle de notre ère, ils étaient encore plongés dans la barbarie la plus profonde.

Et c'est de ces attardés, de ces derniers arrivés dans l'arène intellectuelle, que les teutolâtres voudraient faire l'élément qui a fécondé le monde.

Arrivons à l'époque contemporaine; laissons de côté les sources militaires dans lesquelles s'étalent l'orgueil, la cruauté et la perfidie; ne citons que pour mémoire, les manuels où l'on enseigne savamment la manière de détruire, d'incendier, de piller, de terroriser. Lisons l'ouvrage d'un médecin, Otto Ammon qui a publié un livre intitulé *l'Ordre social*, en 1900.

Quelques citations suffiront à montrer le niveau inférieur de la culture allemande.

« Celui, dit Ammon, qui pousse l'idéalisme jusqu'à oublier ses propres intérêts, ne fait pas son chemin dans le monde, tandis que celui qui sait les défendre avec la conscience du but à atteindre, réussit mieux partout, même quand il y joint une absence de scrupules choquants... Là où les hommes tendent à devenir des anges, la sélection agit pour produire une génération vigoureuse propre à l'action; il faut avoir un cerveau et un cœur mais surtout des poings et des coudes. »

Ammon parle souvent de l'instinct auquel il faut obéir et un grand nombre d'auteurs allemands contemporains reviennent trop fréquemment à ce thème favori qu'il y a avantage à suivre la suggestion incon-

sciente. C'est un aveu de primitivisme, ils ne sont donc pas encore parvenus à se dégager de la brutalité impulsive.

Plus loin, Ammon dit que seule une politique fortement accentuée peut procurer à l'Allemagne la considération; seule une puissance militaire redoutable peut lui assurer le succès dans ses prétentions à l'hégémonie... L'observateur de sang froid, poursuit-il, ne peut nier que la guerre nous révèle les aptitudes sociales de l'homme dans leur plus haute organisation et leur activité la plus énergique... Nous autres allemands, nous sommes particulièrement faits pour cette organisation qui permet de montrer le caractère national sous les aspects les plus brillants. Comme soldat, l'allemand est vraiment sublime et digne d'admiration parce qu'il doit obéir et ne peut en aucune façon donner libre carrière aux ergoteries de ses droits.

Ammon cite l'opinion d'un juriste, Ihering, qui a analysé les éléments de l'autorité de l'officier sur ses hommes et qui déclare catégoriquement que cette autorité repose non sur la loi mais sur la personnalité de l'officier auquel il faut assigner une situation sociale qui le fasse considérer par ses soldats *comme un être supérieur dont les ordres sont des révélations*.

« La guerre est un bienfait pour l'humanité parce qu'elle offre aux nations le seul moyen de mesurer leurs forces et d'assurer la victoire du plus fort. La guerre est la forme la plus élevée et la plus grandiose de la lutte pour la vie » !

« L'Italie retire bien peu de profit de ce qu'elle est aimée et non redoutée. L'Allemand doit s'armer jusqu'aux dents, inspirer la terreur autour de lui et se réjouir d'être non seulement haï par ses ennemis mais encore redouté. »

Depuis qu'ils ont apparu dans l'histoire, les Germains et les Allemands sont restés inchangés; c'est le même langage, le même orgueil, la même absence de sentiments nobles et généreux.

Cent treize ans avant notre ère, une nuée de Cimbro-Teutons, sortis de leurs marais baltiques se ruèrent sur la Norique et la Gaule, pillant, violant, brûlant, semant la terreur et la mort sur leur passage; cela dura dix ans, Marius les extermina.

En 1914, les descendants de ces barbares féroces, les Allemands, envahirent la Belgique, incendiant nos demeures, détruisant nos monuments, pillant d'abord puis brûlant, pour anéantir les preuves du vol, fusillant des hommes sans armes après les avoir forcés à creuser leur fosse, torturant femmes et enfants, pendant des prêtres, violant des religieuses et des filles devant leurs parents enchaînés, forçant ouvriers et paysans à faire des tranchées sous le feu des places assiégées, livrant aux flammes des villages pour quelques coups de fusil que n'avaient pas tirés les habitants, marchant au combat en poussant

devant eux des malheureux de tout âge et des deux sexes pour se protéger lâchement. Et toutes ces atrocités ont été niées ou défendues par les représentants de la Science allemande.

Le premier manifeste comptait quatre-vingt-treize signataires; c'est celui dont on a le plus parlé. Le second est bien plus grave, il comporte trois mille cent vingt-cinq noms qui représentent la presque totalité des professeurs d'universités et d'instituts des hautes études de l'Allemagne. Ces manifestes confirment en quelques lignes ce que l'histoire nous a appris sur la fourberie, la perfidie, la duplicité et l'arrogant orgueil de cette nation. Des gens qui devraient être habitués aux travaux de laboratoire, à la probité du contrôle de l'expérimentation et à la discussion critique des documents, ont eu l'impudence de renoncer à la discipline scientifique pour procéder par affirmations et dénégations que n'appuyait aucune enquête personnelle. C'est la banqueroute.

Il y avait cependant dans le premier manifeste un aveu naïf : « Sans le militarisme, y est-il dit, il y a longtemps que la culture allemande serait bannie de la terre. »

Dans le second, il est déclaré « que l'Allemagne a dépassé le stade de civilisation de la France et des autres pays parce qu'elle a acquis le pouvoir d'organisation militaire qui lui fait un devoir de l'imposer aux autres et de diriger l'Europe ». Ils ne se sont pas aperçu que ces orgueilleuses et stupides déclarations les mettaient au-dessous de tous les peuples policés. La Science allemande est bardée de fer et l'admirable morale de Confucius, bien longtemps avant l'ère chrétienne, est arrivée à nous, dégagée des horreurs de la guerre et du fracas des armes. Il y a de nombreux siècles que la civilisation latine a proclamé que le Droit prime la force.

C'est Rome qui a dit : *Cedant arma togæ*. Les universitaires transrhénans confessent qu'ils ne sont pas encore arrivés à cette haute conception.

Les signataires des manifestes ont eu l'audace de s'adresser au monde civilisé dont ils ne font pas partie et ils ont déclaré appuyer la vérité de leurs allégations sur leur honneur et leurs signatures ! il y a deux mille ans qu'elles sont protestées. Serments, signatures et traités n'ont jamais servi qu'à tromper. Quant à l'honneur, ce noble sentiment n'a jamais pu germer dans une âme allemande.

La mauvaise foi et le mensonge sont incarnés chez ces barbares dont les chefs célèbres se nomment Arioviste, Genséric, Barberousse, Hohenzollern, Bismarck.

Luther était un menteur, Ernest Hæckel a, lui aussi, une âme allemande, il a menti.

Si la soldatesque d'outre-Rhin est cruelle et pillarde, le plagiat sévit dans les universités dont l'enseignement a falsifié l'histoire et cultivé le sot orgueil de race. Les universitaires de l'Allemagne sont les grands criminels, ce sont eux qui ont formé ces générations brutales que nous avons vues à l'œuvre de meurtre et de rapines.

La Science désintéressée, la science de Newton, de Lavoisier et de Pasteur est descendue chez eux des régions sereines pour exciter les instincts grossiers au lieu de les réprimer par un enseignement honnête de l'Histoire universelle.

En Allemagne, la science a été exploitée par un grand nombre de manœuvres mais elle n'a pas produit d'architectes pour édifier. Les grandes vues synthétiques sont nées sur la rive gauche du Rhin.

Dans tous les pays, il y a une classe de délinquants criminels que l'on appelle les récidivistes; dans la Société des Nations, les Allemands représenteraient cet élément incorrigible et troubleraient la paix.

Hors de la Société des Nations ces arriérés sociaux qui, à travers les âges ont été les perturbateurs du monde. La Société d'Anthropologie de Bruxelles a été unanime pour biffer d'un trait de plume et sans plus, tous les représentants de la science allemande figurant dans son sein à un titre quelconque.

Elle a aussi rayé les traîtres du flamingantisme qui n'est qu'une annexe du germanisme et qui constitue un danger pour notre unité nationale. Les fiers communiers flamands, les grands artistes flamands n'appartiennent pas aux flamingants, ils sont les descendants des Ménapiens et des Morins que César lui-même n'a pu vaincre et qui faisaient partie du Belgium, de la Gaule belge.

Sous le masque des revendications linguistiques, les flamingants ne parviennent pas à camoufler la haine jalouse de la civilisation française. Avant la guerre germanophiles et gallophobes, pendant la guerre, escomptant la victoire de l'ennemi, une partie d'entre eux a trahi; depuis l'armistice, les autres, les prudents relèvent la tête et continuent l'œuvre de discorde entretenue par les barbares qui ont détruit leur pays.

BIBLIOGRAPHIE

Partie anthropologique.

Broca, P., Mémoires d'anthropologie.

Idem, Mérovingiens de Chelles, *Revue d'Anthropologie*, 1872.

Gildemeister, J., Ein Betrag zur Kenntnis nordwestdeutscher Schädelformen, *Archiv für Anthropologie*, t. XI.

- Hamy, E., Les premiers Gaulois, *L'Anthropologie*, 1906-1907.
Idem, Crânes mérovingiens et carolingiens de la Haute-Normandie, *L'Anthropologie*, 1908.
Houzé, E., Les crânes francs de la province de Namur, *Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Bruxelles*, 1883.
Idem, Les Francs des cimetières de Belgique, *Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Bruxelles*, 1891.
Idem, Ossements francs de Trivières, *Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Bruxelles*, 1902.
Idem, Ossements francs de Villers-devant-Orval, *Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Bruxelles*, 1902.
Idem, Ossements francs d'Orsmael-Gussenhoven, *Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Bruxelles*, 1903.
Idem, Les Francs de la nécropole de Cipluy (Hainaut), *Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Bruxelles*, 1913.
Idem, Les types ethniques de la Belgique, *Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Bruxelles*, 1897.
Idem, Les Néolithiques de la province de Namur, *Compte rendu du Congrès d'archéologie et d'histoire de Dinant*, 1903.
Idem, Crânes et ossements des cavernes néolithiques d'Hastière, *Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Bruxelles*, 1904.
Manouvrier, L., Crânes et ossements d'Andrésy, *Ass. fr. av. Sc. Congrès de Limoges*, 1890.
Retzius, G., *Crania suecica antiqua*, Stockholm, 1900.
Idem, und Fürst, *Anthropologia suecica*, Stockholm, 1902.
Schwartz, F., Die Alamannen in der Schweiz, *Zeits. für Morph. und Anthrop.*, 1912.

Partie historique.

- Monumenta Germaniae historica*, Pertz.
Recueil des historiens de la Gaule et de la France, par Dom Martin Bouquet. Nouvelle édition publiée sous la direction de Léopold Delisle, membre de l'Institut, Paris, Palmé, 1869.
Antony-Béraud, Introduction à toutes les histoires de France, Paris, Hachette, 1832.
D'Arbois de Jubainville, Les Celtes depuis les temps les plus anciens, Paris, Fontemoing, 1904.
Dottin, Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique, 1906.
Piroutet, Maurice, Les Celtes d'Hécatee de Milet, etc., *L'Anthropologie*, 1918-1919.
Déchelette, Manuel d'archéologie préhistorique.
Duruy, Victor, Histoire des Romains.

- Jullian, C., Histoire de la Gaule.
Fustel de Coulanges, La monarchie franque, 1888.
Idem, L'invasion germanique et la fin de l'empire, 2^e éd., 1891.
Aicard, Jean, Histoire littéraire de la France, Patria, T. II.
Reynaud, L., Les origines de l'influence française en Allemagne,
T. I, Paris, H. Champion, 1913.
Idem, Histoire générale de l'influence française en Allemagne,
Paris, Hachette, 1914.
de Comines, Philippe, Mémoires, 4 volumes, Londres, 1747.
Froissart, J., Chroniques, Paris, Buchon, 1824.
Jules César, De bello gallico, Paris, Charpentier.
Tacite, édition Nisard.
Velleius Paterculus, trad. Desprès, Paris, Panckouke, 1825.
Procopé, Salvien, Flavius Vopiscus, Grégoire de Tours, T. II du
Recueil de Bouquet déjà cité.
Libanius, Sidoine Apollinaire, Introduction à toutes les histoires de
France d'Antony-Béraud, déjà cité.
Vanderkindere, L., Introduction à l'histoire des institutions de la
Belgique, Bruxelles, 1890.
Orose, Historiarum adversus paganos libri VII, Leyde, 1738.
Ammon, Otto, L'ordre social et ses bases naturelles, traduction
Muffang, Paris 1900.
Pomponius Mela, De Situ orbis, 2^e collection, Panckouke.
Strabon, Geographia universalis.
Chevalier, Ulysse, Répertoire des sources historiques du moyen-âge.
Denifle, H., Luther et le luthéranisme, traduction française de J.
Paquier, Paris, A. Picard, 1913.
Janssen, J., L'Allemagne et la réforme, traduit de l'allemand,
Paris, 1887.
Mayer, E., Deutsche und französische Verfassungs-geschichte, 1899.
Meyer, E. H., Deutsche Volkskunde, 1898.
Steinhausen, G., Geschichte der deutschen Kultur, 1904.
Waitz, Deutsche Verfassungs-Geschichte.
Waddington, A., Histoire de Prusse, Plon Nourit, Paris, 1911.
La plupart des auteurs cités du moyen-âge se trouvent dans les
Monumenta Germaniae historica; la bibliographie des autres se trouve
dans les ouvrages de Reynaud déjà cité.

DISCUSSION

M. BORGERHOFF. — Les caractères ethniques de l'Allemand, comme
le démontre M. Houzé, indiquent une persistance remarquable en carac-

tères primitifs. Non seulement ils ont le caractère déplaisant, mais ce caractère se retrouve dans leurs attitudes et leur démarche; ils ont le corps lourd, épais. Chez les alliés, c'est le contraire; aussi, lorsque les Américains, les Anglais, les Français, les Belges, et plus tard les Italiens sont arrivés, nous avons été frappés, non seulement par leur figure intelligente, leur regard vif, mais aussi par leurs formes moins massives, plus harmonieuses, par leur allure souple et dégagée. en un mot, par leur élégance.

M. HOUZÉ. — Sans doute, mais ce qui a toujours manqué aux Germains, c'est le sens moral et la généralisation. Ils analysent, ils industrialisent, ils ont la faculté d'emmagasiner du matériel, mais n'ont pas l'esprit de synthèse.

M. BORGERHOFF. — Il est certain que les Allemands ne sont, en général, que des analystes qui se contentent d'appliquer les découvertes des autres et que même pour faire la guerre, ils se sont principalement servi d'inventions (chemins de fer, télégraphie avec ou sans fil, téléphone, ballons dirigeables, avions, sous-marins, etc.) dont des inventeurs d'autres races avaient tout au moins trouvé le principe.

M. VERVAECK. — J'ai eu l'occasion, au cours de l'occupation allemande, et notamment pendant les premiers mois qui suivirent l'armistice, de faire quelques remarques dans le domaine de la morphologie et des caractères dégénératifs qui confirment les constatations de M. le Professeur Houzé.

A s'en rapporter à l'examen sommaire des soldats allemands qui ont passé par la prison de Forest, il n'est pas douteux que la fréquence et l'importance des anomalies de conformation cranio-faciale dépassent notablement celles observées dans les milieux sociaux belges analogues.

Faisant abstraction des caractéristiques d'ordre essentiellement ethnique, j'estime que la signification « dégénérative » de leurs tares morphologiques était incontestable dans nombre de cas.

Beaucoup de ces stigmates dégénératifs se constatent chez les délinquants à tendances brutales : structure massive de la face, saillies osseuses accentuées, rebords orbitaires et sinus frontaux saillants, sourcils réunis, mâchoire lourde, oreilles de conformation élémentaire ou darwinienne.

Je dois malheureusement me borner à des indications générales, n'ayant pas procédé à des examens méthodiques et suffisamment nombreux pour me permettre d'énoncer des conclusions statistiques.

La séance est levée à 10 h. 1/2.